Document généré le 1 juin 2025 17:24

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature étrangère

Numéro 38, décembre 1989, janvier–février 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19734ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (38), 60–65.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE LAC
Jean Echenoz
Minuit, 1989 ; 15,95 $

Le très omniscient narrateur de ***Lac*** jette un regard à la fois minutieux et las sur ses personnages qui semblent pareillement ennuyés et se tiennent comme en retrait de la vie. Ils jouent à l'espion, ces personnages, ils font des mystères, ils se doublent les uns les autres, mais sans conviction ; « C'est qu'il y a des longueurs, des corvées dans ce métier : par exemple il faudrait encore tuer quatre heures avant de se rendre à la nouvelle convocation du colonel, assez loin en banlieue » (p. 73).

Frank Chopin est un intermittent du renseignement, qui partage le reste de son temps entre l'écriture de deux ou trois articles par année sur les mœurs curieuses de la mouche, et deux jeunes femmes « jamais assez et toujours trop ». Son coup de foudre pour une ancienne princesse de la ZUP de Blois troublera le cours de la filature dont vient de le charger le sombre colonel Seck... Toutes les pièces du classique roman d'espionnage sont en place, le problème c'est qu'elles branlent un peu : les gorilles chargés d'assurer la sécurité du monsieur important jouent aux échecs, le colonel Seck trompe sa nostalgie des tropiques en faisant un petit poker, et Chopin a bien du mal à ne pas perdre de vue les mouches au dos desquelles il fixe de petits micros. Du coup leurs aventures assez minables et pourtant rocambolesques prennent l'allure de petites bandes dessinées, cependant que l'implacable précision d'Echenoz donne au dérisoire un poids insoupçonné, celui du réel même. Quel talent, quel humour ! Son style est unique et immédiatement reconnaissable. C'est ce qui fait à la fois son prix et sa fragilité : son originalité même constitue ses limites. On ne peut s'empêcher d'entrevoir le moment où il faudra à l'écrivain beaucoup de souffle et le goût du risque pour ne pas se caricaturer lui-même. Mais comme on n'en est pas encore tout à fait là, ***Lac*** séduira tous ceux que ***Cherokee*** (Minuit) avait déjà fait craquer, que ***L'équipée malaise*** (Minuit) avait un peu déçus, et que ***L'occupation des sols*** (Minuit) avait affamés.

Marty Laforest

LA LAISSE
Françoise Sagan
Julliard, 1989 ; 24,95 $

Jamais je ne pensais en venir un jour à qualifier un livre de *roman bourgeois*. Ça sonne moraliste, marxiste, enfin très éloigné de la littérature. Mais l'expression s'est imposée, incontournable. Le dernier roman de Françoise Sagan renferme cette savante dose de conventionnalisme, de conservatisme et ce fumet de valeurs marchandes qu'on croirait à tort disparus. ***La laisse*** tient un discours qui nous ramène bien avant les phénomènes des *dinks* (*double income no kids*), des guichets automatiques et de l'éclatement de la fiction. Est-il possible d'écrire aujourd'hui comme on le faisait dans les années 50 ? On dirait bien que oui.

Il s'appelle Vincent. Elle, Laurence. Bof, se dit-on, passe encore. Depuis sept ans, notre riche héritière entretient son mari, un pianiste raté. Mais par un incroyable revers de fortune, Vincent connaît soudainement la célébrité et fait un gros coup d'argent. La possessive jeune femme escroque alors son époux, de peur de le perdre. Devant l'humiliation subie, Vincent n'a d'autre choix que de la quitter. Elle ne se relèvera pas de la désertion et finira tragiquement. Mais le plus triste là-dedans, ce n'est pas cette histoire sirupeuse, c'est l'absence de la plus petite pointe d'ironie dans le texte. Et puis, entre nous, peut-on ressentir la moindre empathie pour un homme dont le drame se résume à flamber ou ne pas flamber deux mille francs à Longchamp ? à s'acheter ou ne pas s'acheter un Steinway ? Un peu de sérieux.

On prétend que certains écrivains se plagient eux-mêmes. De Françoise Sagan, je dirais qu'elle se pastiche elle-même. Un quelconque extrait de ce roman pourrait très facilement passer pour une parodie de ***Bonjour tristesse*** ou d'***Aimez-vous Brahms*** (LGF, 1961, 1964)... : « Je n'avais plus d'amis hommes — éliminés par Laurence — pas plus que de femmes, bien entendu. Fils unique, mes parents étaient morts, je n'avais pas non plus de famille où me réfugier. Si, il me restait quelques folles maîtresses... » Or donc, si la parodie annonce la fin d'un genre, l'auto-parodie ne peut qu'anticiper la fin d'un auteur.

Alexandra Jarque

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE
Jean Potocki
José Corti, 1989 ; 39,95 $

Près de deux siècles après son suicide en 1815 — il avait alors 54 ans —, Jean Potocki demeure méconnu même auprès de très sérieux spécialistes de la littérature. Pourtant ce comte polonais écrivant en français, homme politique, grand voyageur, polyglotte, savant à l'érudition encyclopédique, nous a légué, entre autres publications, un roman qui fut constamment pillé durant le XIXe siècle et qui place son auteur parmi les plus grands écrivains universels. Œuvre posthume, le ***Manuscrit trouvé à Saragosse*** parut pour la première fois en 1847 dans une traduction polonaise. En 1958, le quart du texte fut publié dans sa langue originale par Roger Caillois qui l'avait découvert lors de la préparation de son anthologie du conte fantastique.

Comme ***Les mille et une nuits***, ***Don Quichotte*** et ***Gil Blas*** avec lesquels il entretient certains liens, le roman de Potocki ne peut être résumé. Alphonse Van Worden arrive en Espagne où il doit être reçu capitaine des Guardes Wallonnes. Pendant 66 jours, il erre dans les Alpujarras, région montagneuse du nord de l'Andalousie. Il y fait la connaissance de plusieurs personnages qui lui racontent leurs aven-

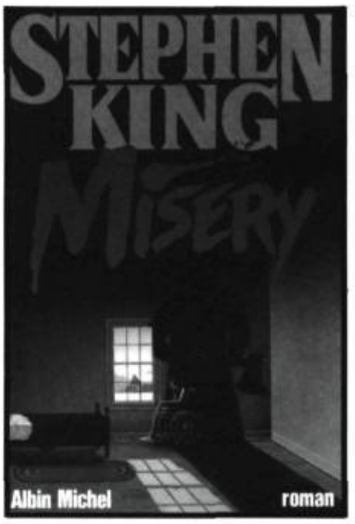
tures. Ces multiples narrations finissent par s'entremêler : d'abord par la reprise de mêmes thèmes, puis par une mise en abîme répétitive allant jusqu'au quintuple, ce qui, comme le souligne son éditeur, engendre « un roman à tiroirs gigogne », une œuvre polyphonique dans laquelle le lecteur se perd comme dans un labyrinthe. Cependant l'assemblage de tous les éléments est dirigé par un artiste architecte et mathématicien génial qui n'est pas sans rappeler un des personnages, le géomètre Velasquez.

Cette complexité formelle n'a rien de gratuit, elle constitue plutôt le principal moyen utilisé par l'auteur pour réaliser son projet : créer une œuvre universelle dans laquelle un rationnaliste issu du siècle des Lumières pourrait comparer un grand nombre de théories philosophiques et théologiques tant occidentales qu'orientales et même précolombiennes et dans laquelle également cohabiteraient tous les genres narratifs pratiqués à l'époque. C'est ainsi que l'on passe sans cesse d'une histoire libertine à un conte philosophique ou à un récit fantastique (Potocki fut l'un des premiers à comprendre qu'une des conditions fondamentales du fantastique réside dans l'hésitation du lecteur).

Cette première édition intégrale du roman établie par René Radrizzani doit être saluée car elle répare une grave injustice. Cependant, pour rendre l'œuvre vraiment accessible, il faudrait lui ajouter un supplément composé d'index, de tableaux et de cartes, voire même d'arbres généalogiques.

Maurice Pouliot

MISERY
Stephen King
Albin Michel, 1989 ; 19,95 $

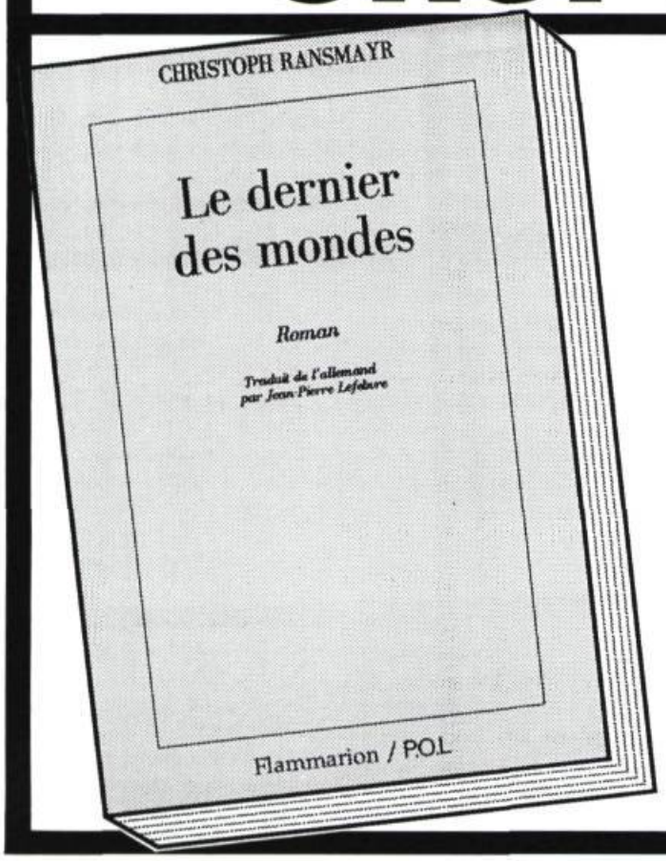


Qu'on pense ce qu'on voudra du genre dans lequel il excelle, il y a quelque chose de tout à fait sympathique dans l'entreprise de Stephen King. Forts d'un ou de plusieurs succès mondiaux, nombre d'auteurs de la même famille ont cessé d'écrire ou ont commis des devoirs à moitié faits, pour ne pas dire des torchons. King lui persévère, explore de nouvelles avenues (bien que ce soit sur le même terrain), et propose toujours au lecteur-complice une portion honnête de sensations fortes et minutieusement concoctées.

Que ***Misery*** ne soit pas son meilleur ouvrage n'empêche pas qu'il se dévore en deux soirées. On souhaite que les difficultés — pour ne pas dire plus — que rencontre son personnage, un écrivain, n'aient jamais été les siennes et ne le soient jamais. Et si ça lui était arrivé d'une certaine manière ? Si ce roman était une parabole, la parabole de l'auteur aux prises avec ses créatures, avec des créatures dont il ne peut lui-même se débarrasser ? Et si le lecteur était la pire de ces créatures ?

En tout cas on sent que King s'est gaillardement amusé à décrire les effets d'un personnage chez certains lecteurs qui l'adorent, alors que leur équilibre personnel est précaire. Après l'avoir longuement exploité, l'écrivain Paul Sheldon a fait mourir son personnage, Misery Chastain. Puis un accident de voiture cloue l'auteur chez lui. Annie Wilkes, une infirmière aussi compétente qu'obsessionnellement attachée à Misery, lui apporte les soins appropriés à la maison. Pour ensuite l'accabler et exiger la résurrection de Misery. Sheldon se remet donc à la tâche, avec la pleine conscience que derrière son épaule veille une lectrice des plus exigeantes et des plus dangereuses à cause de son savoir et de son expérience. L'écrivain, la lectrice et le personnage : un trio aux rapports complexes, angoissants et drolatiques par endroits. ▸

Chef-d'œuvre.



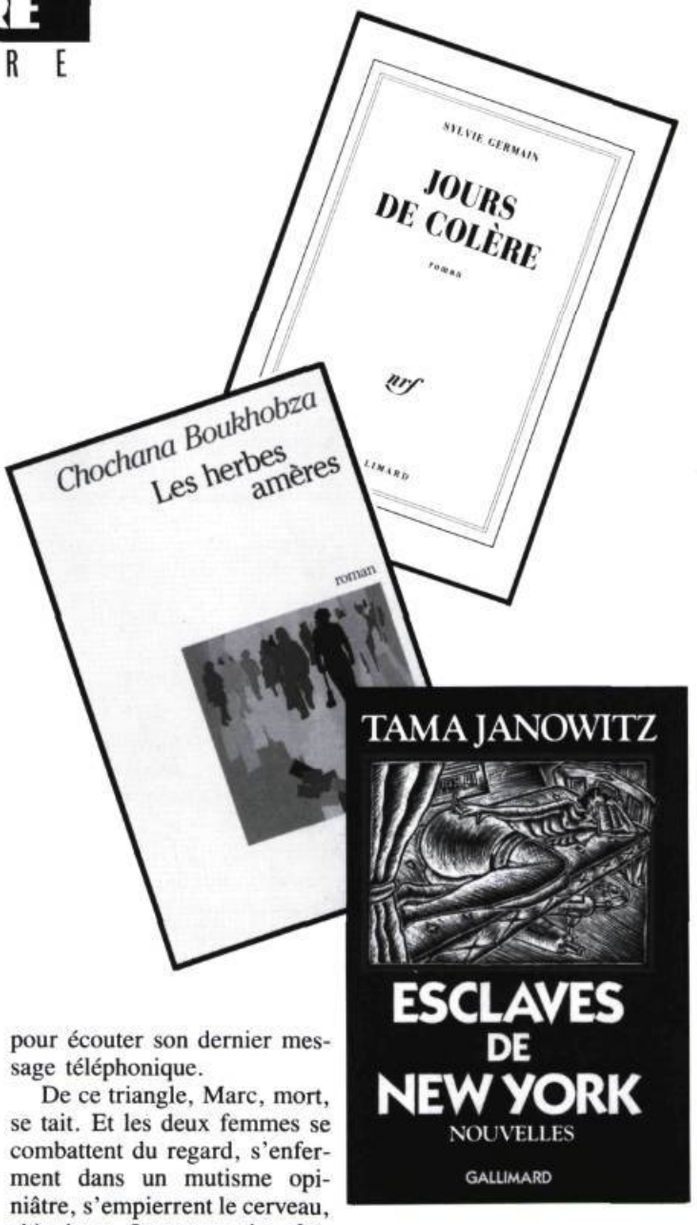
Deuxième roman d'un auteur de trente-cinq ans, **le Dernier des Mondes** est un véritable joyau de l'écriture, un livre riche de toutes sortes de lectures.

Jean-Louis de Rambures
Le Monde

Flammarion / P.O.L

D'un sadisme étrange, cette histoire est également en filigrane une réflexion sur l'hypermédicalisation de nos sociétés et autres dérèglements. Alors que le précédent pavé de l'auteur, ***Ça***, avait atteint, après ***Simetierre***, le sommet des sommets dans l'horreur contrôlée, on se réjouira que King s'essaie à autre chose : à réfléchir sur son métier et à faire réfléchir son lecteur sur ses motivations.

Martial Bouchard



LES HERBES AMÈRES
Chochana Boukhobza
Balland, 1989 ; 19,95 $

La vie est un bouquet d'herbes amères. Parce que Marc, peintre, qui, après avoir vomi son mal de vivre sur chacune de ses toiles, meurt prématurément. Parce que Irma, sa mère, a nié l'évidence de cette mort pendant cinq ans. Parce que Jane, son amante, s'est enfuie aux États-Unis pour oublier, dans les bras vides de ces amants qui prennent le sexe pauvrement. De la vie à la mort, il n'y a qu'un court passage, et on se rend vite compte que la « mort est une tricheuse qui emporte le corps et vous abandonne à des souvenirs suppliciants ».

En effet, dans ***Les herbes amères*** de Chochana Boukhobza, Jane, persuadée d'avoir fait le deuil de son amour, revient dans un Paris qui n'est qu'un ailleurs trouble, qu'un brouillon sale, une capitale désapprise qu'il lui faut reconquérir, et l'espace, et les personnes... et du coup, Irma, seul être qu'elle voulait éviter. Un triangle se crée : Marc, le doux, le tendre, l'absent toujours emmuré dans le ghetto de sa mère ; Jane, l'amère, durement revisitée par ses souvenirs ; Irma, le parangon de sollicitude, l'obus trop lourd d'amour, composant et recomposant le numéro de son fils pour écouter son dernier message téléphonique.

De ce triangle, Marc, mort, se tait. Et les deux femmes se combattent du regard, s'enferment dans un mutisme opiniâtre, s'empierrent le cerveau, s'épuisent. Les souvenirs, frénétiques, s'entrechoquent comme un véritable ballet d'images aimées, à jamais perdues. Ce lourd combat rendra à Irma la mort légère comme une bulle de savon et à Jane la vie moins amère, plus douce.

Cette histoire épurée, puisqu'elle ne vise que l'essentiel de la vie et de la mort, est soutenue par un style tout aussi épuré, garantie de la densité des trois personnages : Irma, Jane et Marc. Et surtout de ces deux femmes, livrées aux émotions vives.

Françoise Dionne

ESCLAVES DE NEW YORK
Tama Janowitz
Gallimard, 1989 ; 29,95 $

On a déjà beaucoup parlé de ce livre, tant lors de sa sortie new-yorkaise qu'à sa parution en version française. Ici, presque tous les commentateurs littéraires se sont bornés — ou amusés, allez savoir — à citer les premières phrases comme si cela suffisait à donner une idée de l'ensemble : « Une fois devenue prostituée, j'ai eu affaire à des pénis de formes et de dimensions d'une diversité inimaginable. Certains très grands, d'autres ratatinés avec des testicules pendants. Certains guillochés de veines bleuâtres et puant le Stilton... ».

Bien que cela donne un aperçu honnête du ton et de la couleur, l'intérêt premier du recueil repose plutôt sur sa construction. Tama Janowitz nous convie ni plus ni moins à une incursion dans le milieu des prostituées, des peintres en mal de gloire, des responsables de galeries, des mécènes, des inévitables parasites qui grouillent toujours autour de ceux qui créent. Tout au long de ces vingt-deux nouvelles, elle dépeint les grandeurs et misères de la vie quotidienne à New York, pointe du doigt les espoirs et les désespoirs de tous ces gens esclaves d'une ville dont on ne sait plus par moments si elle est réelle ou mythique. D'une nouvelle à l'autre, les mêmes personnages essaient de tirer leur épingle du jeu avant qu'il ne soit trop tard (le temps est ici une véritable hantise). Et les référents d'une Amérique mythifiée sont évidemment présents : le baseball, Bruce Springsteen, Michael Jackson, le poulet frit à la Kentucky, la richesse matérielle, l'abondance, etc.

Il y a bien quelques longueurs ici et là, deux ou trois textes qu'on aurait eu intérêt à retirer ; la version française souffre (un cas de plus) de distorsion littéraire. Mais, qualité évidente, le recueil a déjà procuré à son auteure ce que ses personnages recherchent éperdument : la réussite.

Jean-Paul Beaumier

JOURS DE COLÈRE
Sylvie Germain
Gallimard, 1989 ; 23,95 $

Les écrivains du dix-neuvième siècle nous ont appris que l'empire du réel est continuellement menacé par le fantastique : Gogol, Hoffmann, Mérimée, tous furent fascinés par l'incursion de l'étrange dans l'univers de nos certitudes. Chez Sylvie Germain au contraire, le fantastique précède toujours le réel : au départ, le monde adopte les doux contours du rêve ; mais les faits s'insinuent peu à peu dans ce décor fragile, évoquant les contes de fées, pour bientôt le faire éclater. Voilà d'ailleurs ce qui donnait aux romans précédents de l'auteure ce mélange de charme et de tragédie qui les rendait si prégnants.

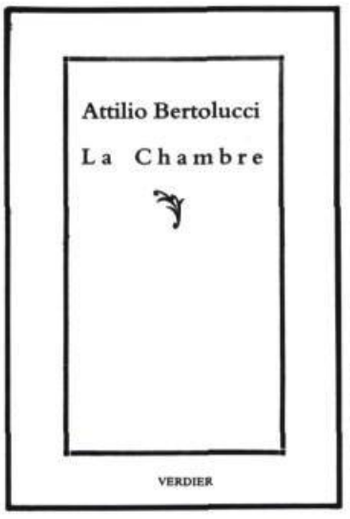
Jours de colère ne fait pas exception. Le récit s'organise autour d'une double folie : folie païenne d'Ambroise Mauperthuis, qui s'est jadis épris de la beauté d'une morte ; folie chrétienne d'Edmée Verselay, qui voue à la Vierge un culte sans bornes. Le décor du roman témoigne d'ailleurs de cette polarité : Sylvie Germain délaisse cette fois les canaux de la Flandre et la désespérance des Ardennes pour nous conduire dans les collines du Morvan, aux limites mêmes du monde habité et des profon-

deurs sylvestres où s'agitent les génies et les faunes. La lignée familiale, omniprésente dans l'œuvre encore jeune de la romancière, sert de trait d'union entre la violence d'Antoine et la douceur d'Edmée, pour ainsi paver la voie à une rencontre dont les conséquences seront fatales. Car ***Jours de colère*** n'échappe pas aux lois de la tragédie : faut-il le révéler, son dénouement est d'un pessimisme total.

Quoi qu'il en soit, on retrouvera dans cette œuvre de magnifiques échappées sur la lumière : ainsi de la symbolique des couleurs, du regard, des lettres, qui donne une cohérence au foisonnement des images et des mots, dont Sylvie Germain se montre fort prodigue, parfois même un peu trop ! Certains épisodes sont très prenants, ainsi le sacrifice du taureau de Mauperthuis, qui rappelle assez manifestement le culte païen de Mitra ; ou ce moment au cours duquel les petits-fils d'Edmée sculptent des anges dans les arbres de la forêt. À l'occasion, naît une réflexion sur le langage lui-même : « Voilà de quoi sont faits mes mots, — ils sont moulés dans tout le sucre et les parfums de la terre, ils roulent en moi comme une coulée de miel pur, ils luisent et tournent telle une nuée d'alouettes ivres d'espace et de soleil » (p. 86).

Jean Morency

LA CHAMBRE
Attilio Bertolucci
Verdier, 1989 ; 26,95 $



Véritable saga, ***La chambre*** retrace l'histoire de deux familles italiennes : les Bertolucci austères et rigides à l'image de l'Apennin, pays abrupt et inhospitalier où ils ont pris racine au XVIIIe siècle et les Rossetti habitant la clémente et fertile plaine du Pô. Dans cette chronique familiale s'étendant sur trois générations, plusieurs figures se démarquent. D'abord Giovanni Rossetti riche entrepreneur agricole au naturel jovial, puis son unique fille, la fragile et mystérieuse Maria, autour de laquelle gravitent les autres membres de la famille. Le mariage de celle-ci avec le modeste et silencieux Bernardo Bertolucci permet le croisement des deux lignées. Enfin, sur les pas des enfants, Ugo et surtout A., fils cadet de Maria, l'auteur nous fait vivre les espoirs et les angoisses de la jeunesse italienne de l'entre-deux-guerres, époque troublée qu'il connaît bien. Dans un élan créateur presque narcissique, le poète se met en scène dans le A. du récit, se lisant Attilio.

Ce roman, où l'imaginaire se mêle harmonieusement aux souvenirs autobiographiques, offre une vision nostalgique d'un passé révolu. Il nous rapatrie dans le monde féerique et éminemment poétique de l'enfance. Derrière les murs de la chambre à coucher, nid douillet réchauffé par la présence maternelle, se répercutent en sourdine grèves, conflits sociaux et manifestations politiques qui secouent l'Italie marquée par la montée du fascisme. Au fil des saisons et des années au rythme irrégulier, « l'annaliste », comme il se décrit lui-même, tente le raccommodage d'épisodes singuliers montrant la continuité de la vie.

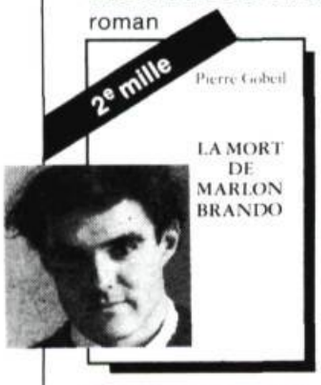
Entièrement écrit en vers, cet étonnant récit constitue un tour de force. Il vise par la reproduction d'un genre désuet la restauration d'époques oubliées. L'écriture bertoluccienne remplie de métaphores évocatrices se révèle d'une rare densité et offre au lecteur un vif dépaysement. D'une beauté quasi plastique, ***La chambre*** se lit comme un saisissant livre d'images.

Marie-Christine Pioffet

TRIPTYQUE
C.P. 5670, succ. C,
Montréal H2L 2H0
Tél.: (514) 524-5900

VIENT DE PARAÎTRE

La mort de Marlon Brando
roman



Pierre Gobeil
« Absolument remarquable... C'est le livre qui m'a le plus impressionné cette année. »
René Homier-Roy *CKAC*
« Je salue avec enthousiasme le grand écrivain qui se manifeste à chaque ligne. »
Christiane Laforge
Le Quotidien

108 p., 12,95 $

Drôle d'école
conte

Marie Page
Prix Gaston-Gouin 1989. Abondamment illustré des « cent dessins » de Normand Hudon, ce conte pour jeunes pose la question capitale : pourquoi diable le roi de Juissance veut-il à tout prix que les enfants aillent à *son* école ?

146 p., 12,95 $

L'Amoureuse
poésie

Diane Cardinal
Poèmes dédiés à la déesse de l'Amour, à la reine du courage le plus audacieux, à ses exigences, ses plaisirs, ses douleurs. Peu importe l'issue. Richement illustré ce recueil est aussi un poème pour l'œil.

80 p., 12,95 $

La chienne d'amour
récit

Bianca Côté
Une préface de Paul Chamberland. Des illustrations de Charlotte Gingras. Un premier récit qui (se) joue du quotidien, de la passion et du délire en poussant l'écriture à la limite de la fulgurance. Six carnets cirés rouge pour témoin.

88 p., 12,95 $

MOEBIUS
Le numéro 41 porte sur le rituel. Il y est question de l'écriture, de la folie, de la vie de bureau, de la vieillesse, de la lecture publique. Un hommage à Julien Bigras.

156 pages. 7,00 $

LE NÉGOCIATEUR
Frederick Forsyth
Albin Michel, 1989 ; 24,95 $

Cela se passe l'année prochaine.

Les deux super-puissances, comme on dit, se rapprochent, entreprennent des pourparlers des plus sérieux sur le désarmement et s'apprêtent même à signer un traité historique. Il faut dire que diverses circonstances favorisent la détente. L'Occident et les États-Unis en particulier deviennent plus que jamais conscients que leur sang, c'est-à-dire le pétrole, se raréfie de plus en plus et qu'en somme l'alternative est : l'alimentation en pétrole ou la mort économique.

Donc les espoirs de paix sont plus sérieux que jamais. Mais ces belles intentions ne sont pas universellement partagées. Contre toute attente un groupuscule terroriste enlève en Angleterre le fils du nouveau président américain. On veut manifestement exercer des pressions sur lui et conduire le traité à l'échec. Mais est-ce aussi simple ? En tout cas la situation est plus que critique. On fait alors appel à Quinn, un as de la négociation et de l'antiterrorisme. Bientôt il appert que la CIA ne sera pas des plus coopératives et que d'autres occidentaux ne souhaitent pas que l'otage soit récupéré vivant. La partie est rude mais M. Quinn s'avère aussi tacticien que stratège. (Peut-être devrait-il s'impliquer dans les actuelles négociations publiques au Québec !).

Il va de soi que ***Le négociateur*** est à la hauteur des œuvres précédentes de Forsyth. Depuis ***Chacal*** (Mercure de France, 1974 ; Folio, nº 569), l'auteur livre tous les trois ou quatre ans de petits classiques du genre. Documentés et vraisemblables, volumineux mais jamais indigestes, complexes mais pas compliqués, ses romans se lisent d'un trait. Si Ludlum excelle dans le suspense paranoïaque et Le Carré dans la tension psychologique, Forsyth doit ses effets percutants à l'agencement minutieux de l'action. Si l'on ajoute qu'il n'est point trop sectaire sur le plan idéologique (il y a des méchants en Occident), on saura que le plaisir est garanti.

Martial Bouchard

TU REVIENDRAS À RÉGION
Juan Benet
Minuit, 1989 ; 37,95 $

Que, d'habitude, les dictatures bâillonnent les pratiques artistiques des pays qu'elles dominent, ce n'est pas moi qui soutiendrai le contraire. Trop d'États l'ont démontré. Mais la tyrannie a aussi le don de réveiller le génie. Pour cynique que cette constatation paraisse aux yeux des tendres citoyens que nous sommes trop souvent, la littérature espagnole d'après-guerre me semble en être la confirmation. Il faut cependant attendre les années 60 pour que surgissent des romanciers dont les textes proposent un nouvel alliage du fond et de la forme. Parmi eux, l'un des plus courageux demeure Juan Benet. Son premier roman, ***Tu reviendras à Région***, paraît dans une version expurgée en 1967. La traduction française que nous pouvons enfin lire nous offre fort heureusement le texte intégral.

Nous voici par lui amenés à circuler dans un espace à la fois abstrait et terriblement matériel, dans une région de violence, de honte et de légende. Le cœur du récit est la discussion entre Marré Gamallo, fille d'un colonel assassiné en 1938 par des guérilleros, et un certain docteur Sebastián. Ils se remémorent leur passé respectif en s'engageant dans les dédales d'une éthique fataliste. On comprend le narrateur lorsqu'il demande : « Quelle autre prémonition en effet peut se concevoir sur cette terre qui ne soit le rendez-vous avec la mort ? » (p. 74) Deux autres personnages font pour ainsi dire campagne sur des terrains différents. Le père de Marré élabore un plan d'action afin d'en finir avec les républicains de Région alors que sa maîtresse, María Timoner, entre à la clinique de Sebastián pour se rapprocher de son amant. Un garçon déficient hébergé par le docteur, un berger cruel, un intellectuel décadent, des républicains entêtés dans leur nihilisme, quelques mineurs et une batelière se partagent une *surface textuelle* qui correspond à un espace-temps mental multiple (les années 20, les années 60 et la guerre civile) où s'opposent et se lient la conscience et la réalité, le destin et la mémoire. Roman d'une liberté extrême et d'une parfaite désinvolture, ***Tu reviendras à Région*** fait la preuve que Benet possède une grande connaissance du fonctionnement interne de l'être humain et de la communauté qui le soutient tout en l'écrasant. Refermé, ce livre nous sollicite encore.

Michel Peterson

TABLEAUX D'UNE EX
Jean-Luc Benoziglio
Seuil, 1989 ; 24,95 $

Le témoignage public d'un échec personnel, à savoir l'issue négative d'une relation amoureuse, n'est pas une activité qui promet d'être réjouissante. Afin de masquer sa tristesse et son orgueil blessé, le narrateur de ***Tableaux d'une ex*** nous convie pourtant à la description, subjective bien sûr, de ce malheur par le biais de l'analyse humoristique de lui-même. En effet, et en ceci se résume l'histoire du livre, qu'est-ce qu'un lamentable mec nostalgique de « l'avant mai 68 », maniaque de l'ordre et de la propreté, introspectif à l'excès, psychologue de supermarché, un peu alcoolique et pas habile de ses dix doigts, peut espérer vivre en déménageant son masochisme et ses romans de série noire dans la maison d'une belle jeune femme libre, politisée et historienne de l'art ? L'idiot du village et la superbe emmerdeuse mèneront rien de moins qu'une existence anormale, non bourgeoise et peu routinière dominée par la dame, objet d'un amour dont elle se passerait bien. Ce qui, vous l'avouerez,

ne peut aller sans éclats de voix et de verres brisés jusqu'à la rupture inévitable. Toutes ces chicanes, causes et effets réunis, nous sont donc décrites en différents tableaux par le narrateur-sujet qui, en fait, ne parle que de lui. Passant constamment du récit elliptique au discours intérieur aussi tordu que son amour à sens unique, il nous entraîne dans son univers où les bons et les mauvais mots (armes blanches des démunis) s'accumulent ou se contredisent. Les phrases, dans un effort de déconstruction, sont ponctuées de « Mmmm » marquant les moments de réflexion. Pleines de trucs-machins-choses, elles sont souvent coupées par de courtes parenthèses traduisant différents états d'âme, des bruits, des sons, des délires. Le tout se fond dans un texte parsemé de petites trouvailles linguistiques — vous l'aurez compris, le narrateur n'est pas aussi simplet qu'il le prétend — où l'humour prédomine et se répand à peu près aux deux lignes. Le livre a 301 pages, c'est vous dire.

Bref, un bon défoulement à conseiller à ceux et celles qui éprouvent une certaine délectation dans la souffrance des autres et plus spécialement lorsque la victime consentante vous y pousse et prendrait même un cynique plaisir à en rajouter.

Dominique Paupardin

UN GRAND PAS VERS LE BON DIEU
Jean Vautrin
Grasset, 1989 ; 24,95 $

« Pourtant, j'dis pas, en pays cadjin, nouzaut a l'habitude. Il est de notoriété publique qu'il se présente des événements si peu croyables qu'ils vont interboliser pendant des années les témoins de leur exagération ». (p. 174)

Un grand pas vers le Bon Dieu est un roman français écrit par un auteur français sur le Sud américain. Un roman-bourrasque, tout en pleins et en déliés. Une histoire qui déborde de tumultes, de blessures et de haltes. Une méditation sur le temps, la nature, le destin et qui laisse une grande place au bruit et à la fureur (l'auteur a lu les classiques).

Au mystère d'une nature luxuriante, la Louisiane ici

exaltée, s'ajoute l'envoûtement pour la ville boueuse, imprégnée d'alcool et de musique : La Nouvelle-Orléans. Fasciné par ces espaces, Jean Vautrin y fait vivre trois générations de personnages, tous et toutes hauts en couleurs et riches de lyrisme. Il y a Edius Raquin, paysan ligoté à sa terre, qui fait confiance à la Nature et au Bon Dieu ; Bazelle, sa femme, qui rêve de la grande ville, de belles toilettes et de mains masculines ; Azzeline, qui à quinze ans éprouve un amour immédiat pour Farouche Ferraille Crowley, *outlaw* qui « ... a la poisse au bout des doigts » (p. 57). Il ne faut pas oublier Mon'zelle Grand Doigt, la guérisseuse, Palestine Northwood, le marin de Nantucket...

Vautrin a écrit une somme débordante de personnages qu'il observe d'un œil complice. Sans commenter les comportements ou les mécanismes de conduite, il est plutôt attentif aux rêves, aux désirs, aux folies, à tout ce qui tend vers le bonheur. « J'aime les gens, figurez-vous. J'ai appris à les regarder bouger avec sympathie. La compassion pour les êtres, je le jure, est une façon d'existence guère plus contraignante qu'une habitude de lavage de mains après manger ». (p. 265)

Les habitués des escapades langagières de Vautrin seront ici servis, l'auteur ayant enrichi son vocabulaire de parler cajun, ou *cadjin* selon l'orthographe du livre. Voilà le problème : si la transcription de certains mots semble s'accorder à une prononciation *française*, cela répond par contre à un exotisme beaucoup trop flagrant, un peu condescendant. Cela fait avaler « ... la salive par le trou va-de-travers ». (p. 317)

André Girard

LES ESCALIERS DE CHAMBORD
Pascal Quignard
Gallimard, 1989 ; 24,95 $

Gallimard ou galimatias ? Pis que San Francisco par des séismes trop prévus, la culture est fissurée de l'intérieur, ébranlée en ses commettants mêmes. Voilà qu'on me confie un livre dont la rumeur voudrait qu'il puisse prétendre à un prix dont Proust pourtant dut faire son deuil : le Goncourt ! Exotisme cucul et préciosité poussée à l'extrême de son ridicule, ce monument du snobisme agglutine Freud, les bonsaïs, le langage chiffré ($) des fleurs et tout le catalogue de l'antiquaillerie des petits objets précieux, pour nous servir 325 pages de n'importe quoi ! Si nous savions que le sens était mort, on ne se doutait pas de tant d'acharnement sur son cadavre !

Car quoi, suffit-il de parsemer ses têtes de chapitre de citations de Pline et de Taine pour que ce qui suit prenne des allures de continuité ou même de contradiction historiques ? Et, sans vouloir y attacher un sens commun ou connu, même en lui prêtant des intentions allégoriques, de quelque façon qu'on le retourne, ce roman ne semble voué qu'à amuser son auteur. En espérant que ce soit bien le cas !

Jean Lefebvre

Les éditions 3
présentent

À QUELLE HEURE EST LA LEVÉE DANS LE DÉSERT ?
de Michèle Causse, théâtre.

Michèle Causse : « Cette pièce se veut un hommage et une réparation. Pour la lire, la jouer, il n'est pas nécessaire de connaître la vraie Jane Bowles. »
Paul Bowles a écrit : « J'ai été très impressionné par la pièce de Michèle Causse. C'est très fort et assez belle [sic] ». M.C.

prix : 14,95 $

DIFFUSION DMR
3700 A, boul. Saint-Laurent
Montréal, H2X 2V4
Tél. : 514-499-0072